

Le baroud d'honneur de Poujade

H AUT en couleurs, un soupçon de ventre reposant sur la table, le geste large, Poujade attaque ! — L'immense vertèbre croule sous les applaudissements de milliers de poujadistes qui se mirent dans l'idole qui gesticule derrière le micro.

Les Boutiquiers manifestent ! — Le Fisc est aujourd'hui l'adversaire de Monsieur Jourdain. Le chapeau de travers, le geste débraillé, le verbe péremptoire, ils tonnent, secoués par un rire énorme qui fait tressaillir leur bedoine bien pleine.

Ils sont ridicules et un peu attendrissants. Ils parlent de grève, eux, qui en d'autres temps ont vertueusement condamné les grèves, les vraies ! Ils conspuent les parlementaires, eux, qui dans leurs bourgs sont les colonnes des comités électoraux. Ils protestent contre l'impôt, eux, qui constituent le gros de la troupe des défenseurs de l'Ordre, de la Patrie, de la Morale ; défense, à quoi servent les gros sous qu'aujourd'hui ils rechignent à donner.

Ils sont la fin d'une caste ou le passé tumultueux sur lequel l'histoire du pays est bâtie.

En les voyant, injustes, sincères, sentimentaux, cruels pour tout ce qui est étranger à leur région, on évoque irrésistiblement leurs ancêtres, mêlés étroitement aux premières luttes des Médiéviens contre le Pouvoir centralisateur, participant aux barricades de la Liégeoisie, animant pendant la Fronde la rébellion du Parlement, montant le faubourg Antoine vers la Bastille, grimant sur les barricades pendant les Trois Glorieuses qui allaient couronner l'un des leurs, le roi bourgeois Louis-Philippe.

Agglutinés aux portes du Vel d'Hiv, comme des punaises autour d'une moisissure, les flics emmitouffés dans leur pélerine, contemplant, avec des yeux ronds, cette classe dont ils sont issus.

A l'intérieur, Poujade se déchaine. Les fonctionnaires, le refus de l'impôt, la solidarité avec les payans qui eux réclament des subventions qui nécessitent des impôts, tout y passe... Saupoudrés par l'accent du Midi qui accentue le côté farce de l'affaire, Poujade transpire comme à la dévotion, Brousset, le robin frondeur, Santerre, le brasseur commandant de la Garde nationale.

Les Boutiquiers, derniers rejets d'une race de moutons, aux regards prophétiques, manifestent ! Peut-être trouveront-ils là une satisfaction à une vocation qui remonte dans la nuit des temps ? Qu'ils se dépêchent ! Ce que n'ont pu faire les jacqueries, les fédouas, les coquillards, le Pouvoir royal centralisateur, les Médiéviens et les Cortés, l'Etat moderne, le développement de la technique joint à l'évolution sociale l'imposent.

La Boutique est un non sens ! La Coopérative la guette, elle la dévore.

Poujade se déchaine ! Les Boutiquiers se passionnent ! une classe engage la bataille... un « baroud » d'honneur, quoi !

MONTLUC.

GALA ARTISTIQUE ANNUEL au Moulin de la Galette le 6 Mars (Voir page 4)

le monde libertaire
ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

MENSUEL. — N° 6. — MARS 1955. PRIX : 20 FRANCS 53 bis, rue Lamarck, PARIS (18^e)

JEUX DE CIRQUE

par Maurice FAYOLLE

N UL lecteur de ce journal ne se méprendra, je suppose, sur les « sentiments » que nous pouvons éprouver pour un quelconque gouvernement. « Le Pouvoir est mou »... Et, avec Louise Michel, nous sommes persuadés que tout gouvernement, qui est l'expression politique de l'Autorité, ne peut qu'être néfaste aux intérêts du peuple.

Mais notre opposition doctrinale à de telles formes sociales ne peut, ni ne doit nous empêcher d'en analyser les successives expressions. Ne serait-ce que pour démontrer les contradictions, les absurdités et la malaisance d'un système dont nous sommes, malgré nous, parties intégrantes et dont nous subissons quotidiennement les faits et les méfaits.

C'est pourquoi nous nous pencherons aujourd'hui sur les événements politiques du mois.

Un paltoquet

par Louis LOUVET

ALLONS, il y a encore de beaux jours en perspective pour les quotidiens à grand tirage ! Les Dominic, la Grand-Terre, tout le diable et son train reviennent sur le plan de l'actualité. Quelle aubaine ! Si bien que mon « quotidien » habituel » solidement accrédité, si j'en crois la rumeur publique, auprès des concierges de la capitale se réjouit du rejet du pourvoi en cassation du vieux patriarche. Il paraît que cela arrange ses affaires. Celles du condamné, bien sûr. Celles du journal, aussi !

Ne trouvez-vous pas que nous sommes gâtés, depuis quelque temps par tous les débats d'assises ? Aux audiences consacrées à la tuerie de Lurs ont succédé celles du ténébreux procès Marty. Puis, plus récemment, ce fut le cas du baignard Deshayes qui passionna l'opinion. En l'occurrence il y avait de quoi. Voilà un gaillard qui, en effet, allant au-devant des désirs de la justice, s'était accusé d'un crime qu'il n'avait point commis, mieux, qu'il ignorait. On ira dire, après cela, que les gendarmes manquent de technique !

Bien qu'innocent Deshayes prit le chemin du bagne. Il y serait encore, si le hasard intervenant, n'avait permis de démasquer les coupables et de lui accorder réparation. Il est à peine concevable qu'une telle

l'aventure soit possible de nos jours.

« Deshayes est une pauvre tête obscure, il n'a pas fallu le presser beaucoup pour obtenir des aveux, des gaffes, quelques coups de poing », écrit M. Pierre Scize dans « Le Figaro ». Nous y voilà une fois de plus : Puisqu'il faut ouvrir, dès l'abord, cette parenthèse, allons-y. Un fait est à remarquer : à chacun des procès importants de ces derniers mois les méthodes policières d'investigation furent prises à partie sans ménagement par la défense. Ceci est classique. Ce qui l'est moins c'est que le public en soit avisé. Or, les échecs du prétoire retentissent en clameurs dans la presse.

Cette « rupture de complaisance » à l'égard de quelque chose qui surprend et personnellement je le trouve inexplicable car je ne crois plus depuis longtemps à la vertu pure et simple chez les directeurs de journaux. Toutefois ce n'est pas d'hier que Georges Arnaud a écrit son acte : « Les Aveux les plus doux », au titre si évocateur, bien avant que l'indignation récente des maîtres du barreau ait stigmatisé nos modernes Javert, et si la foule a répondu par sa présence dans les salles où ils étaient présentés, c'est qu'il avait, lui et beaucoup d'autres, une idée sur la question. Malheureusement il est de cela comme de beaucoup de choses ; le spectateur s'émeut, le lecteur de quotidiens s'indigne, les magistrats protestent, les commissaires de police se joignent à eux, la radio et la presse sont invitées à mettre une sourdine, le bruit s'ouate, les enquêteurs retroussent de nouveau leurs manches.

J'ai cité M. Pierre Scize, je me dois de le citer encore car dans son compte rendu il a écrit aussi ceci : « Quand la police arrête Deshayes le 12 mai 1948, il dit ignorer tout d'un crime qui pourtant a fait du bruit dans le pays. Cependant il a mauvaise conscience. Car depuis plusieurs jours il abrite chez lui un ancien camarade de travail et un copain de celui-ci, les nommés Chauvin et Gueguen, qui ne sont rien d'autre que de récents évadés de la prison de Nantes. Deshayes les abrite, les soigne, les ravitaille. C'est ce que sa conscience de classe » qui lui en fait un devoir. Deshayes est propriétaire d'une maison à La Basse-Indre. Mais il est néanmoins anarchiste de cœur. On n'est pas, dans ce milieu, à une contradiction près, et l'anar-proprétaire vaut l'anar-policier dont l'espèce foisonne. »

Voilà une opinion péremptoire qui pue le rapport de police d'une lieue et la volonté, bien établie, de provoquer une mauvaise querelle. Si l'on se croit le journaliste, l'accusé est un « minus habens » ; il a pratiqué instinctivement le droit d'astile — ce qui choque M. Scize mais reçoit l'approbation de tout être au cœur bien placé — cela implique-t-il qu'il ait fait sien les idées de Proudhon ? C'est idiot et relève du hausserment d'épaule. Il y a pour répondre à une argutie de ce genre toute une littérature anarchiste qu'il serait oiseux d'établir ici.

Plus vermineuse est l'autre insinuation. Devons-nous nous en indigner ? Ce serait perdre notre temps, l'auteur de cette incongruité n'en valant pas (Suite en page 3.)

Le bilan de « l'expérience » Mendès-France

Après huit mois de régime, Mendès-France est tombé... grâce, en particulier, aux bons offices de son excellent confrère en radicalisme, René Mayer.

Rien à dire : ce sont là les jeux du politique. Les jeux auxquels se livrent, à longueur d'année et aux frais des contribuables, les quelque six cents clowns du Cirque Bourbon. Avec une louable application ces braves gens offrent à leurs électeurs, de moins en moins nombreux, un spectacle permanent de piteuses infantiles — qui n'ont même plus le mérite de faire rire personne.

Après quoi, sous la haute direction de ce bon M. Coty, a recommencé l'habituelle ronde des souris trotinantes à la recherche d'un fromage ministériel.

Encore une fois, rien à dire : ce sont les jeux classiques de la politique.

Mais pourquoi Mendès-France est-il tombé ? Pourquoi avait-il coalisé contre lui de tels ressentiments ?

Dressons le bilan de son « expérience ».

A son actif, il faut mettre l'incontestable mérite d'avoir brutalement stoppé l'hémorragie indochinoise au prix, il est vrai, d'une opération chirurgicale « douloureuse » au cœur des patriotes, et aux portefeuilles des trafiquants.

Pour le reste... Sur le plan international, Mendès-France démolit la C.E.D., puis, effrayé par son audace, fait

machine arrière, sort les bâtardeaux accords de Paris et court à Washington pour se faire pardonner ses écarts.

Sur le plan économique, à part une méritoire offensive contre les privilèges des bouilliers de cru et des betteraviers, rien.

Sur le plan social, immobilisme total : quelques beaux discours sur la « justice » sociale et la plaisanterie du rendez-vous d'octobre.

Sur le plan de la laïcité, abandon complet devant les exigences cléricales : extension de la loi Barangé et généfusions vultueuses.

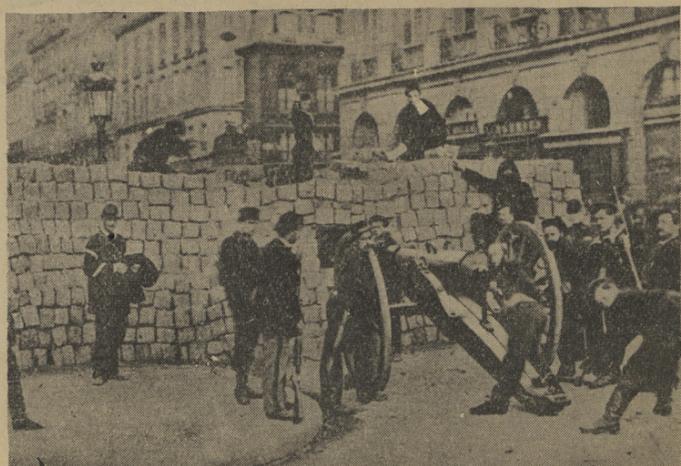
Sur la dépouille du pseudo « superman » enfin terrassé, le menu peuple des radicaux à la Martinière-Déplait, des croqueurs d'osties à la Bidault et des « indépendants » à la Reynaud ont exécuté une frénétique danse, du scap.

Après quoi, sous la haute direction de ce bon M. Coty, a recommencé l'habituelle ronde des souris trotinantes à la recherche d'un fromage ministériel.

Encore une fois, rien à dire : ce sont les jeux classiques de la politique.

Mais pourquoi Mendès-France est-il tombé ? Pourquoi avait-il coalisé contre lui de tels ressentiments ?

Dressons le bilan de son « expérience ».



VIVE LA COMMUNE !

18 MARS 1871

Quatre-vingt-quatre années nous séparent déjà du jour où le peuple de Paris renversant le gouvernement des « traîtres », qui s'étaient emparés du pouvoir lors de la chute de l'Empire, se constituait en Commune et proclamait son indépendance absolue.

Et cependant, c'est encore vers cette date du 18 mars 1871 que se portent nos regards et notre admiration à ses insurgés, pleins de foi et d'espérance, cherchant à établir enfin, dans les faits, après tant de siècles de lutte, la vraie liberté et la vraie égalité pour tous.

Ce but eût été atteint, certainement, si la Révolution du 18 mars eût pu suivre son libre cours, si le peuple de Paris n'eût pas été écharpé, sabré, mitraillé, éventré par la meute réactionnaire de Versailles.

La Commune de Paris enthousiasme les cœurs, non par ce qu'elle a fait, mais par les virtualités qu'elle portait en elle.

En effet, nous savons par son exemple, que le jour où les gouvernements seront

balayés par le peuple insurgé, celui-ci ne saurait aveuglément confier à un nouveau gouvernement, QUEL QU'IL SOIT, le soin de décréter, dans sa « sagesse » inouïe, des réformes économiques. Ayant mûri la leçon, il saura en tirer les enseignements ; il saura ce qui l'attend s'il ne remporte pas une victoire décisive, et il agira en conséquence.

Brisant ses chaînes et renversant ses idoles, l'Humanité marchera alors vers un meilleur avenir, ne connaissant plus ni maîtres, ni esclaves, ne gardant de la vénération que pour les martyrs qui ont payé de leur sang et de leurs souffrances ces premières tentatives d'émancipation.

LE MONDE LIBERTAIRE, dans son prochain numéro, spécialement consacré à l'histoire de ce grand mouvement communaliste, exposera à travers les faits et les hommes de la Révolution de 1871, les raisons qui ont empêché l'idée révolutionnaire d'alors, de se transposer dans la réalité mais dont le souvenir ne cessera d'éclairer le monde entier de ses lueurs vivifiantes.

J.F. - N.F.

PETIT PRÉCIS DE MYTHOLOGIE POLITIQUE LA NOUVELLE GAUCHE SE CHERCHE

par Maurice JOYEUX

LES heurts du régime secoué jusqu'au plus profond de lui-même par les nécessités de son adaptation aux réalités économiques modernes — qui mettent en péril non seulement la grande masse de la population du pays mais encore les éléments de ce régime les moins prompts à s'adapter — provoquent une agitation intense des milieux politiques. Les ministères croulent, les états-majors des partis torturent leurs programmes, les alliances contre nature se nouent, les politiques affolés autour qu'impuissants s'interrogent aux postes « clés », la presse à gage se répand en litanies où il est question de la Patrie, de la Civilisation, des Principes immortels et réclame avec des hurlements hystériques « l'Union Nationale », cette ponocée qui depuis des temps éloignés sert à recouvrir le régime lorsque l'odeur de pourriture qui s'en dégage risque d'asphyxier le pays.

C'est alors que les hommes de la Nouvelle Gauche — qui mettent en péril non seulement la grande masse de la population du pays mais encore les éléments de ce régime les moins prompts à s'adapter — provoquent une agitation intense des milieux politiques. Les ministères croulent, les états-majors des partis torturent leurs programmes, les alliances contre nature se nouent, les politiques affolés autour qu'impuissants s'interrogent aux postes « clés », la presse à gage se répand en litanies où il est question de la Patrie, de la Civilisation, des Principes immortels et réclame avec des hurlements hystériques « l'Union Nationale », cette ponocée qui depuis des temps éloignés sert à recouvrir le régime lorsque l'odeur de pourriture qui s'en dégage risque d'asphyxier le pays.



Les soutiens du TEMPLE.

EN MARS LE MARTIEN TIENT SON PROPOS EN PAGE 3

EDITO

LE règne de MALENKOV n'aura que peu duré. A peine sorti de l'anonymat par la succession de Staline, son nom s'inscrit sur la liste tragique des victimes du Bolchevisme régnant.

Depuis la dramatique fin de Lénine, les clans n'ont pas cessé de s'affronter, pour accéder au titre envié et glorieux de dirigeant suprême.

Staline avait su, avait pu écarter de son entourage, toutes les valeurs, tous les caractères, susceptibles de lui porter ombre, de le détronner.

De BUKHARINE à RADEK, en passant par TOMSKI, il faudrait faire l'inventaire de tous ceux qui de leur corps mutilé, jononneraient les étapes du dépérissement de la Révolution d'Octobre.

MALENKOV, obscur rond-de-cuir, produit de la Révolution des bureaucrates, s'était tenu à l'écart des querelles de dirigeants, et avait au moment opportun, consacré son activité routinière à la réussite du Plan STALINE. Avec un tel destin, il n'est pas étonnant qu'il, que son nom ne fut jamais mêlé aux sanglantes répressions qui décimèrent le dernier carré de la « vieille garde ».

STALINE avait instauré le règne de la terreur. MALENKOV, son successeur et confident sans renommée, symbole de la classe des « directeurs » issue du régime, s'est empressé, en vertu d'un légitime instinct de conservation, de contredire dans tous ses aspects la politique de son prédécesseur et maître. Il garantit l'espoir des nouveaux riches, de capitaliser leurs profits. La prédominance, qu'il conféra à la reconstruction et à l'agriculture — secteurs où la pénétration et le contrôle de l'Etat sont moins accusés sur l'industrie lourde (trait fondamental des Etats forts), sont les aspects les plus significatifs de l'orientation qu'il imprima à l'économie soviétique.

C'est sous son mandat qu'eurent lieu les échanges internationaux de touristes, sportifs, étudiants et artistes. Il fut, avec toutefois certaines réserves — le promoteur d'un libéralisme démocratique du type occidental qui eut ses répercussions dans le domaine diplomatique.

So politique suscita un intérêt favorable dans l'aile gauche travailliste de Grande-Bretagne. Ce fut le Parti Communiste Français vers un rapprochement avec les gaullistes ; Permet de renouer les relations rompues avec la Yougoslavie dissidente ; Et accorda aux démocrates populaires une autonomie relative.

Pour réaliser ses desseins, MALENKOV n'hésita pas à sortir des goéles où les avaient envoyés BERIA, les victimes du « complot des blouses blanches » (technocrates avec le concours desquels il espérait asséoir son autorité) et à faire condamner après un jugement hâtif celui-là même qui symbolisait le régime de fer de STALINE.

Tous ces remaniements, tous ces bouleversements de la politique stalinienne, aussi nuancés et graduels soient-ils, ne devaient pas manquer de heurter dans leurs espérances, les partisans de la dictature, le clan des militaires, BOULGANINE et ses semblables, qui se révélèrent les plus forts.

L'éviction de Staline du commandement suprême du Parti et des Soviets signifiait, sans aucun doute, un raidissement de la politique intérieure et extérieure de l'U.R.S.S.

Qui triomphera dans ce tournoi ? Il serait prématuré de donner une réponse catégorique. Néanmoins, il n'est pas douteux que la succession de STALINE ne soit définitivement établie.

Il y a de la balle dans la planche.



PROBLEMES SYNDICAUX

A propos d'un syndicalisme dans l'action CONTRIBUTION A UN DEBAT

par Joë LANEN

MON propos n'est pas d'entamer une polémique avec Hautemulle, qui dans ces colonnes (1) présente une forme de syndicalisme d'action nouvelle. S'il paraît trop simple en effet, de réfuter en bloc son argumentation, au nom de principes intrinsèques, il est nécessaire de vérifier si la réalisation immédiate des principes qu'on lui oppose reste possible. Les militants ouvriers ont trop souvent tendance à considérer le syndicalisme de nos jours comme un système valable et par conséquent impérisable. Je pense notamment, à ces syndicalistes, éternels minoritaires, beaucoup plus conservateurs que révolutionnaires, qui ressassent les mêmes et sempiternelles idées depuis des années. Certes leurs critiques du système restent valables quoique sans originalité, mais l'aspect constructif de leur « démolition », est d'une puérilité qui porte à rire, et n'enflamme personne, ni les palais.

De même, serait-il vain de proposer des transformations, sans avoir la certitude que nous disposons des moyens nécessaires pour les réaliser. Cela me semble être le cas de l'étude de Hautemulle, dont le sursis « La véritable révolution économique et sociale » est abusif. La véritable révolution reste pour moi, la possession intégrale des moyens de production et de la distribution par le prolétariat. Se peut-il que cette possession ne soit qu'une vue de l'esprit ? Que le prolétariat ne soit pas à la veille d'un tel bouleversement ? C'est possible, mais alors, notre camarade pense que les étapes qu'il nous propose, conduisent à la révolution, et c'est sous cet angle que nous allons les examiner.

La vérité Hautemulle, ce que tu nous proposes n'est autre que la co-gestion, que les syndi-

A LA R.A.T.P. L'AVEU

La lecture du n° 88 de « Métro-Bus » organe du syndicat C.G.T. donne un compte rendu du congrès de décembre où la plupart des choses nous rendent « autocritiques », méthode qui devient habituelle chez nos cocos. De ces « autocritiques » le ressort que les cégétistes font éclater les vérités que les anarchistes proclament depuis dix ans. La section de Champlionnet a déclaré que la vérité avait été cachée aux syndiqués par crainte de « provoquer un mécontentement des camarades vis-à-vis de l'organisation syndicale » et la section de Champlionnet ajoute : « Cette mauvaise conception du syndicalisme de méthode de direction par le haut se reflète à notre avis à tous les échelons... cet état de choses nous rend de plus en plus difficile le recrutement et l'apparat qui sur ce point (c'est ce que l'on constate sur le rapport d'activité), la situation n'est pas propre à Champlionnet, mais s'applique à l'ensemble du réseau ».

Et voilà ! Les cégétistes ont mis dix ans pour s'en apercevoir. C'est ce principe qui a été à l'origine de toutes les scissions. Mais malgré les critiques et les autocritiques les communistes nationaux russes maintiendront leurs positions autoritaires à l'intérieur de la C.G.T. pour pallier à la fois le contrôle de la majorité forcée des travailleurs et la liberté de Dieu.

Monique BADOIT.

— Nos Propagandistes — CH.-AUG. BONTÉMS Le Démocrate devant L'Autorité 200 fr. L'Homme et la Race 200 fr. LES CAHIERS FRANCS 4, r. G.-Rouanet (Paris 137-88) et à la librairie Joyeux, 53 bis, rue Lamarck Paris (18).

UTILISEZ LE BULLETIN D'ABONNEMENT CI-DESSOUS :

Abonnement au « Monde Libertaire » : 12 numéros : 250 fr. NOM (1) Prénoms Adresse A expédier à : VINCEY, 170, rue du Temple - PARIS (1)

Le « Monde Libertaire » est en vente :

- III^e arr. - Métro République, côté rue du Temple. IV^e arr. - Contre-courant, 11, rue de Sévigné. V^e arr. - Librairie « Journaux », 101, rue Monge. VI^e arr. - Librairie Verlainne, 39, rue Descartes. VII^e arr. - Kiosque face Gare Saint-Lazare, cour de Rome, près épicerie Terminus. VIII^e arr. - C. N. T., 21, rue Saint-Marthe. IX^e arr. - Librairie Economique et Syndicale, 198, av. du Maine. X^e arr. - Kiosque boulevard Barbès, place Châteauneuf; Librairie du Château des Brouillards, 53 bis, rue Lamarck. XI^e arr. - Kiosque Marie-Dorville. XII^e arr. - « ORAN (Algérie) », dans la plupart des kiosques. ALGER - Pavia, 77, rue Michelet; Librairie Leblouis, 24, place Hoche; Moutet, 72, rue Sadi-Carnot; Librairie Tabuteau, 109, rue de Lyon; Belbrin, 115, rue de Lyon; Zevrouski, 132, rue de Lyon.

La rédaction du journal « Le Monde Libertaire » recommande, pour faciliter le travail de correspondance, d'envoyer tout courrier : Administration - Trésorerie : VINCEY, 170, rue du Temple, Paris (19). Rédaction du journal : JOYEUX, 53 bis, rue Lamarck, Paris-18^e. Communiqués - Annonces : R. FRANCOIS, 52, rue des Abbesses, Paris (18).

A LA S.N.C.F. TOURNEMAINE barman d'honneur de la Confédération Générale des Tasseviers

La grande Fédération du président Tourmaïne a des innovations sensationnelles ! Le nombre des cheminots ayant repris des cartes aux « Grandes » ou à des présentatives étant très élevé, les syndicats C.G.T. en particulier lancent des appels désespérés au début de février. Les proclamations, les tracts, les appels à l'efficacité, ont décidé d'employer les méthodes qui jusqu'à ce jour étaient l'exclusivité des candidats paysans aux élections : payer à boire aux électeurs. La convocation que nous reproduisons ci-dessous est la preuve éclatante :

FEDERATION CHEMINOTS (C.G.T.), 19, rue Pierre-Sémard. — Syndicat de Notes Babiluone Omet Cheminots, Syndicats et INORGANISES, Assistés nombreux à la réunion de remise de cartes pour l'année 1955, où il sera servi un VIN D'HONNEUR, le jeudi 19 février, au restaurant du dépôt du Champ-de-Mars. Réunion assurée par un camarade secrétaire fédéral. Les grands syndicats de masse à la solde de l'Etat avaient pris des décisions différentes, d'assurances, de bureaux de renseignements, de collaborateurs du patronat ; les voilà maintenant devenus des BARS-DEGUSTATION.

Cheminots ! Si vous désirez vous gargariser les amygdalles avec un vieux beaujolais, n'allez plus au bistrot du coin, prenez une carte à la C.G.T. Tourmaïne est devenu barman d'honneur. Avant peut-être, les troupes héroïques du général Hernio combattaient à coups de canons de rouge. La C.G.T. deviendra la Confédération Générale des Tasseviers. La grève, la guerre aux patrons, il n'en est plus question. L'action de la C.G.T. c'est de vendre des cartes, tous les moyens sont bons. Qu'importe la combativité des adhérents ! Il faut à tout prix avoir plus de cotisants que les concurrents des autres centrales-maisons F.O. et C.F.T.C.

Voilà comment on entraîne le syndicalisme vers une dégénérescence. Mais peut-on parler encore de syndicalisme chez « NOS REPRESENTATIFS » ?

Le directeur-gérant : M. FAYOLLE

LA PRESSE DE FRANCE, 123, rue Montmorency, Paris (2^e). Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

LE SYNDICALISME CHRETIEN PIEGE POUR IMBECILES

LORS que nous dénonçons la « jounisse » des grandes centrales C.G.T. et F.O. qui ont abandonné toute velléité de transformation sociale, il convient, au fait n'est pas coutume, de dénoncer la plus grande force du siècle : le syndicalisme chrétien. La C.F.T.C., créée en 1919, groupait à l'origine environ 300 syndicats et se déclara pour l'amélioration du sort des travailleurs. L'encyclique « Rerum novarum », écrite en 1891, sur la condition ouvrière, est en quelque sorte « la Charte d'Amiens » du syndicalisme chrétien.

« Tout âme doit être soumise aux autorités supérieures... quel que soit celui en qui réside cette autorité. » Et voilà ! La loi du plus fort, tel est le grand principe chrétien. Ce grand principe que de nombreux travailleurs soutiennent, par ignorance du véritable principe, c'est un non-sens de penser qu'on puisse être à la fois syndicaliste, c'est-à-dire partisan d'une transformation sociale et en même temps chrétien obéissant à l'autorité établie.

La plus vaste des galéades actuelles réside dans le fait que les grandes centrales F.O. et C.G.T. tendent régulièrement la main à la C.F.T.C. ou à même entendu, dans ce sens, de vouloir élargir le champ des militants qui se prétendent révolutionnaires, concevoir une unité organique avec le syndicalisme chrétien.

Car je défie qui que ce soit, raisonnant sainement, de prouver que la C.F.T.C., depuis sa fondation, ait apporté la moindre amélioration dans le sort du prolétariat. Au contraire la C.F.T.C., employant les méthodes chères aux cléricaux en général et aux jésuites en particulier, s'est toujours jointe aux mouvements ouvriers lorsqu'il était sûr d'en tirer un profit pour l'Eglise ou pour briser l'élan révolutionnaire de la classe ouvrière. La C.F.T.C. sur tous les tableaux, comme l'Eglise jouant gagnante à coup sûr pendant la guerre. Elle a fait des hommes dans tous les camps.

S'affirmer pour l'autorité, la C.F.T.C. est le meilleur bastion de défense de la hiérarchie et la plus sûre plateforme des maîtres pour maintenir les travailleurs dans un état social qui, tout en faisant miroiter l'espoir d'un avenir meilleur, les empêchent de se rebeller contre l'autorité et conserve la majorité du prolétariat dans une semi-misère permanente.

Les travailleurs qui vont se fourvoyer dans la C.F.T.C. et tous les organismes cléricaux, chaque fois qu'ils ont cette phrase de Proudhon : « Quand on me parle de Dieu, on en veut à ma bourse et à ma vie. » Le syndicalisme ouvrier ne peut que servir les victimes des exploitateurs et ce n'est pas plus par des prières qu'en

changeant l'étiquette politique d'un gouvernement que les travailleurs obtiendront le bien-être et la Liberté. Les lois sociales sont toujours le résultat de la trouille des maîtres devant l'action des travailleurs. L'autorité ne recule que si elle sent qu'elle risque de perdre le bénéfice de la loi du plus fort. C'est pour cela que les anarchistes ne se contentent pas seulement d'affirmations platoniques se déclarant prêts à se solidariser à toute action révolutionnaire ayant pour but de porter atteinte à toute forme d'autorité.

La présence de la pensée anarchiste dans la lutte syndicale contribue, par-dessus toutes les centrales, à convaincre les travailleurs que l'autorité est l'ennemie de leur bien-être et de leur Liberté. Si le droit à la vie peut être le même pour tous, le principe de la hiérarchie inventé et farouchement défendu par les chrétiens fait qu'il y a des premiers et des derniers, des riches et des pauvres.

La présence de la pensée anarchiste dans le combat ouvrier contribue, contre toutes les centrales, à maintenir sur les lieux de travail les principes d'action directe en dehors desquels toute lutte syndicale est une imposture. La présence de la pensée anarchiste dans le monde contribuera, face aux hyènes cléricales, aux vautours militaires, à la syphilis capitaliste, et par-dessus l'infect cloaque des gouvernants, à ouvrir la porte de la grande Révolution pour la vraie Liberté, la vraie Egalité et la vraie Fraternité.

Notre camarade Pedron vient de nous être enlevé après une longue maladie. C'est une des figures les plus populaires de notre mouvement anarchiste qui disparaît. Membre de notre Fédération anarchiste, par sa place dans la confiance des militants à la Commission exécutive, puis après la guerre à la Commission administrative de notre Fédération anarchiste, Pedron était un des fondateurs de notre Groupe LOUISE MICHEL auquel il a consacré les dernières forces de son corps et de son âme.

C'est avec une grande tristesse que l'équipe fraternelle avec laquelle il travaillait « d'arrache-pied » depuis la libération et qui l'a entouré dans ses derniers instants, a vu disparaître ce militant exemplaire. Le Groupe LOUISE MICHEL, son Groupe qui l'aimait tant, assure sa famille et ses amis de la part profonde qu'il prend à leur douleur. Le Groupe LOUISE MICHEL.

« Tout âme doit être soumise aux autorités supérieures... quel que soit celui en qui réside cette autorité. » Et voilà ! La loi du plus fort, tel est le grand principe chrétien. Ce grand principe que de nombreux travailleurs soutiennent, par ignorance du véritable principe, c'est un non-sens de penser qu'on puisse être à la fois syndicaliste, c'est-à-dire partisan d'une transformation sociale et en même temps chrétien obéissant à l'autorité établie.

La plus vaste des galéades actuelles réside dans le fait que les grandes centrales F.O. et C.G.T. tendent régulièrement la main à la C.F.T.C. ou à même entendu, dans ce sens, de vouloir élargir le champ des militants qui se prétendent révolutionnaires, concevoir une unité organique avec le syndicalisme chrétien.

Car je défie qui que ce soit, raisonnant sainement, de prouver que la C.F.T.C., depuis sa fondation, ait apporté la moindre amélioration dans le sort du prolétariat. Au contraire la C.F.T.C., employant les méthodes chères aux cléricaux en général et aux jésuites en particulier, s'est toujours jointe aux mouvements ouvriers lorsqu'il était sûr d'en tirer un profit pour l'Eglise ou pour briser l'élan révolutionnaire de la classe ouvrière. La C.F.T.C. sur tous les tableaux, comme l'Eglise jouant gagnante à coup sûr pendant la guerre. Elle a fait des hommes dans tous les camps.

S'affirmer pour l'autorité, la C.F.T.C. est le meilleur bastion de défense de la hiérarchie et la plus sûre plateforme des maîtres pour maintenir les travailleurs dans un état social qui, tout en faisant miroiter l'espoir d'un avenir meilleur, les empêchent de se rebeller contre l'autorité et conserve la majorité du prolétariat dans une semi-misère permanente.

Les travailleurs qui vont se fourvoyer dans la C.F.T.C. et tous les organismes cléricaux, chaque fois qu'ils ont cette phrase de Proudhon : « Quand on me parle de Dieu, on en veut à ma bourse et à ma vie. » Le syndicalisme ouvrier ne peut que servir les victimes des exploitateurs et ce n'est pas plus par des prières qu'en

Cléricalisme pas mort...

A LA BONNE VOTRE !

La ville de Mans jouit d'un privilège singulier : elle constitue un cap avancé dans le vaste secteur chouan. Au nord : l'Orne ; à l'ouest : la Mayenne ; et au sud : le Maine-et-Loire. Une Église agressive tente de s'implanter définitivement et, depuis que le sieur Grente est devenu cardinal, la poutre catholique, autorisée par la municipalité R.P.F., se conduit dans les rues comme en pays conquis. Cette Église aurait évidemment été bien lors de sa venue quand on voit que degré de veulerie certains peuvent atteindre. Écoutez plutôt. En cet an 1953 mourait un commerçant mançais. Divorcé d'un premier mariage que Dieu avait pourtant béni, il se remaria à une jeune dame elle-même divorcée. Triple crime ! Or donc, vint la maladie avant-courrière de la Parque béni. On s'enferra du prince (est-il rien de plus conformiste qu'un commerçant ! — Êtes-vous en règle avec Dieu ? sursure le prêtre entre deux patients. — Que non point ; je suis divorcé et remarié à une divorcée ! — Bien, mon ami, nous allons régler cela. Une simple formalité. Et ce quidam s'en va sur ses paroles sibyllines. Le lendemain, un chanoine plein d'unction se présente à la formalité. Il avait d'ailleurs revêtu d'uniforme adéquat à ce genre d'exercice. « Il faut, pour satisfaire Dieu et l'Eglise, RENIERER l'homme devant DEUX témoins », murmure ce chat-fourré en préparant sa « salade ». Puis il faut se tenir au moribond qui, tout de même, dans un but commercial et pour la « frim », prononce les paroles de reniement à l'égard de sa compagne. On demeure confondu en face de cette accumulation de vilenies. Ainsi, en plein XX^e siècle, pour satisfaire, « post mortem », l'appétit cupide de ses descendants, un homme (ou ce qu'il en reste) accepte de trahir un sentiment aussi noble que l'AMOUR pour complaire à un margoulin de la Religion ! Ainsi, ce margoulin a le toupet de proposer un aussi abominable marché pour satisfaire un Dieu qui ne peut pas être représenté ! Ainsi, l'épouse, la veuve acceptée, se voit humiliée par un ANORMAL ensoutané, immoral au superlatif ! Qui est le plus malhonnête de celui

qui propose ou de ceux qui acceptent un aussi monstrueux marchandage ? Mais il y a longtemps que les théâtraux religieux et les laudateurs plus ou moins honnêtes de la Religion ne croient plus à la pseudo-philosophie de la théologie. Ce qui importe aux prêtres (surtout les papistes) c'est d'affirmer leur tyrannique domination sur le « vulgus pecus » par TOUS les moyens. Pour les seconds, les commerçants, la fibre sentimentale, c'est le portefeuille ; les marchands sont toujours dans le Temple ! Quelle infecte odeur de poubelle, quel relent d'ordure remonte avec les encens ! Quelle nausée ! A la bonne votre, messieurs ! Et grand bien vous fasse !

Paul MAUGET.

Chez les travailleurs du sous-sol

CATASTROPHE à la mine de Firminy

AU nom de la productivité que de crimes... Encore huit morts !... Les mineurs témoignent que Romat, l'une des victimes, redoutait la catastrophe chaque fois que la mine « pétait ». La Direction des Houillères savait cela et elle prit des mesures d'installation d'une tuyauterie, elle n'arrêta pas le chantier, acceptant le risque de la catastrophe qui s'est produite. Cette méthode lui est habituelle, son souci principal est le prix de revient du charbon, non pas la vie des mineurs. Pour une fois, la « Catastrophe » n'a pas à elle seule fait un désastre. QUI DOIT S'INSCRIRE SUR LA LONGUE LISTE DES CRIMES DU CAPITALISME. R. E. X. (de l'« Anar de St-Etienne »).

La vie paysanne Récoltes et profits

Nous assistons régulièrement à une augmentation de la production agricole en France et cependant les prix des produits de la terre ne diminuent pas pour autant. On est enclin à croire que le bénéfice des petits paysans augmente d'autant. Cependant, seuls les gros propriétaires terriens vident leurs profits se gonfler. Le loi de Kéroux explique que la plupart des paysans écoulent à l'étranger leur excédent de production agricole à des prix inférieurs pour que les commerçants intermédiaires ne soient pas obligés de vendre à un taux plus réduit soient les produits agricoles en excédent, qui entraineraient immédiatement une sous-commission plus massive de ces produits et leur laisserait sur les bras les produits rares et d'un prix élevé. On voit donc, malgré l'abondance, le système capitaliste maintenu des prix élevés. Il est certain que les petits agriculteurs répètent dans une vie médiocre parce qu'ils n'ont pas pas la possibilité de cultiver des produits chers et qu'ils doivent subir les gros exportateurs pour vendre leurs produits excédentaires à l'étranger. Les grands organismes internationaux, pourtant à la solde du grand capitalisme étudient actuellement un système de distribution des produits agricoles, mais se contentent de déterminer le régime de la famine. La stagnation du système capitaliste est telle que celui-ci envisage des méthodes libertaires, mais se contentent de déterminer les déterminés et pour des produits déterminés. Ce qui prouve que le système anarchiste seul est capable de résoudre le problème de la pain. Aux travailleurs agricoles, aux petits paysans de joindre leurs efforts à ceux de la Fédération anarchiste. Le temps du « pain gratuit » pour tous baser sur l'égalité sociale n'est peut-être pas loin si on veut s'en donner le moyen. DUCHESNE.

LE TRUST DU COTON

C'est par Moscou que passent, à destination des Indes, les cotonnades tissées par les usines allemandes de la zone soviétique d'occupation pour le compte de Marcel Boussoie, roi du coton. Les amis de Sébastien FAURE. Le groupe des Amis de Sébastien Faure avait entrepris de réunir sa correspondance en vue de la publication d'un volume d'articles et de lettres qui possèdent des lettres exprimant sa pensée sur la propagande pour différents groupes nous les confier pour l'étude. Toutes les lettres confiées à nos soins leur seront rendus intégralement. Adresser les envois à : VINCEY, 170, rue du Temple, Paris-19.

Notre souscription

- (Suite) Navaro, 150; Durat, 1.000; Sianier, 700; Eychenne, 750; Pommeroy, 50; Groupe Afortville, 250; Duperray, 100; Groupe de Rennes, 1.500; Adrot, 150; Groupe, 100; Fourneret, 150; Terrenore, 400; Rousseau, 250; Rogge, 50; Maugeat, 2.050; Druys, 200; HAN RYNER ET L'ESPAGNE, Causerie de LOUIS SIMON. Vendredi 11 mars. Le marxisme avec Marx et après Marx par L.V.G. Samedi 12 mars à 17 heures à la C.N.T., rue Saint-Marthe. HAN RYNER ET L'ESPAGNE Causerie de LOUIS SIMON. Paul RASSINIER CANDASSE Le Huitième péché capital Histoire d'outre-tombe. Un fort volume 14x19 en deux couleurs, illustré par ALLIENI. S'agit-il d'un roman ou d'un histoire ? Un peu à la façon d'Anatole France. Abonnements pour 4 numéros : 80 francs. Exemplaires spécimens contre 30 francs adressés à : Daudé-Bancel, 3 bis, rue Pasteur, à Meublé-Besard (S.-L.), C.O.P. 1577-22 Rouen. UN TRACT ET UNE AFFICHE DE PROPAGANDE PACIFISTE viennent d'être édités par le Comité National de Résistance à la Guerre et à l'Oppression. Enseignement et spécimens à Fénix Baucher, Auberville-sur-Mer (Calvados). Le Comité Charles Despeyroux remercie tous ceux qui ont déjà répondu à son appel. Le secrétaire-trésorier du Comité est CLERC, instituteur, Chevry-en-Serres, par Montreuil (S.-et-M.), C.C.P. 522-77 Paris.

RÉUNIONS CONFÉRENCES — SPECTACLES — ACTIVITÉS DIVERSES

LA VIE DE LA FÉDÉRATION

- TOULOUSE CONFÉRENCE publique et contradictoire Mercredi 23 mars, Salle Sénéchal (17, rue de Rémusat). par Aristide LAPEYRE sujet : ASPECTS DU SIECLE (Les prétes ouvriers, l'abbé Pierre, etc.) (Salle chauffée) Participation aux frais : 50 fr. LE MONDE LIBERTAIRE est en vente ; Place Wilson, aux trois kiosques, place Esquirol aux deux kiosques, place du Capitole, kiosque face rue des Lois et chaque dimanche matin « Stand Libertaire, face 71, rue du Taur. Vente à la créche, chaque premier et deuxième dimanche de chaque mois, place Saint-Sernin. ASMIERES. — Salle du Centre administratif (place de la Mairie) les 2^e et 4^e mercredis de chaque mois. TOULOUSE CONTRE-COURANT Vient de paraître deux brochures Le drame de l'Afrique du Nord OPINIONS LIBERTAIRES par Louis LOUVET et Clément TOURNON suivies d'un appendice documentaire. Le DANGER ATOMIQUE Problème numéro un de notre temps, par André Maille. (Louvot, 34, rue des Bergers, Paris-15). TOULOUSE Réunion du groupe, s'adresser : «Stand de Libertaire, face 71, rue du Taur, chaque dimanche matin, de 11 h. à 12 h. 30. PARIS. — Groupe Libertaire Louise Michel. — Prochaine réunion du Groupe : Vendredi 4 mars, à 20 h. 45, salle Trétaigne, 7, rue Trétaigne. Présence indispensable de tous. Le quart d'heure du militant sera assuré par Jean Martin. On n'entendra pas de convocation pour cette réunion. TOULOUSE « LA FLAMME PURIFICATRICE », Bulletin trimestriel de la société pour la propagande de l'Union, 24, rue Notre-Dame-de-Nazareth, Paris-3^e. TERRE ET LIBERTÉ, bulletin trimestriel de la Ligue pour la réforme fiscale et le libre-échange, directeur-gérant A. Daudé-Bancel, se signale à l'attention de nos camarades. Abonnements pour 4 numéros : 80 francs. Exemplaires spécimens contre 30 francs adressés à : Daudé-Bancel, 3 bis, rue Pasteur, à Meublé-Besard (S.-L.), C.O.P. 1577-22 Rouen. LE BULLETIN SEMESTRIEL DE S.I.A. vient de paraître (prix 20 fr.). Le réclamer dans les sections ou au Conseil national de la Solidarité Internationale Antifasciste, 21, rue Palaprat, Toulouse, C.C.P. 1230-50. GRAND GALA ANNUEL AU BENEFICE DE DEFENSE DE L'HOMME DIMANCHE 27 MARS 1955 (en matinée à 14 h. 30) PALAIS DE LA MUTUALITE 24, rue Saint-Victor, PARIS-5^e (Métro Maubert-Mutualité) Un magnifique programme présenté par Edith KER, du Caveau de la République. De nombreuses vedettes ont déjà été contactées. Le programme s'annonce encore plus brillant que les années précédentes. Retirez dès maintenant les cartes d'entrée chez Maurice Joyeux, librairie « Au Château des Brouillards », 53 bis, rue Lamarck, Paris-18^e (Juste à la sortie du métro Lamarck).

— PRÈS DE NOUS —

- L'UNIQUE. — Réunions : Café « Au Tambour », 10, place de la Bastille. Samedi 5 mars, à 15 h. ; l'ennemi n° 1 de De Sade, Restif de la Bretonne, par Né-Jean. Dimanche 7 mars, à 15 h. : Monsieur Gurdjieff, illusionniste du « moi », par Iglicor. Lundi 7 mars, à 15 h. : Un hebdomadaire idéal (?). — Sur la tolérance fraternelle, la tolérance désignée et la sympathie intellectuelle. — Souvenirs rétrospectifs : le cas Libertad et autre, par E. Armand. ● Le Service Civil International a toujours besoin de volontaires pour ses différents chantiers. France comme à l'étranger. Pour renseignements s'adresser 77, bd J.-Jaures, Cligny (Seine). AMIS DE HAN RYNER Dimanche 13 mars 15 heures Café de la Gare 3, place Saint-Michel (sous-sol) Causerie de M. MARC JOYEUX. Vers une synthèse des individualismes suivie d'une discussion amicale

Le monde libertaire

des Lettres et des Arts

ANTICIPATION : PROGRES SOCIAL

Nous sommes en 1980.

La quatrième guerre mondiale vient de prendre fin. Mais en quatre mois, la France renaissant à ce moment le temps de constituer son gouvernement. C'est le quatrième cabinet tripartite, présidé par M. Petitfils-Raynaud, assisté de MM. Petitfils-Schuman (n) et Petitfils-Pinay. La chambre compte maintenant 334 ministres et 7.529 députés. Ces derniers se sont réunis (au Palais des Sports...) en séance extraordinaire. Ils viennent de décider une mesure vraiment populaire : l'attribution d'une distinction aux ouvriers de la Régie RENO, qui totalisent cinquante ans et plus de bons et loyaux services...

Tout est prêt pour la cérémonie. Le hall principal des usines Reno, s'empilant d'un intense bouhaha. Les métallos, en rangs serrés, forment une masse compacte, gigantesque ceinture humaine entourant une estrade de fortune. Si l'on peut dire... D'ailleurs, cette estrade rappelle, de loin, un ring de combat.

Il y a des milliers, dix, quinze, vingt mille peut-être, véritable tapis mouvant, fait de cotées bleues ou grises, plus ou moins imprégnées de cambouis. Un remous dans la cohue tempère soudain la véhémence des discussions ; un distingué personnage s'avance (l'envoyé du gouvernement).

C'est un homme d'âge mûr, binoclé, le cheveu rare. La rosette de la Légion d'honneur pique de rouge le noir de son habit, telle une goutte de sang perlant au cou d'un corbeau blessé...

Il distribue, de tous côtés, avec une joie prodigieuse, le rituel de son sourire... industriel. Voici enfin le personnage officiel dans l'exercice de ses fonctions : il s'avance sur la scène pour y interpréter le sketch prévu. Si l'acteur est de classe... le public est bon enfant ; il déchaine le fracas d'une folle ovation qui écho répercuté par la grande verrière amplifiée d'une clameur nouvelle. Pour calmer ce délire collectif, il faut l'apparition sur le plateau de six vieillards colimatés. Ce ne sont pas les délégués, ni les membres du Comité d'entreprise, crévés à la tâche, non, ce sont les « heureux élus » ! Leurs soixante-dix ou quatre-vingts ans bien sonnés leur valent des allures de centenaires.

À l'instar des sept vieillards de Baudelaire, ceux-ci ont aussi un air de famille. Même silhouette jamaïque, même tête fiévreuse, ridée comme une pomme retirée, et fichée sur des lunettes... Ils sont émus, ces décharnés ! L'un d'eux, d'une langue preste, happe au passage une larve de bonheur, une larve honorifique. Son voisin est agité d'un tremblement nerveux. Un autre ne sait où planquer ses poignes caillées. Leurs antiques carcasses, vidées et cassées par une ex-

par René TERRIER

lance joyeuse que les experts ont baptisé « la fertus-honorificus ». Heureusement, quel'un est pour l'accueillir, le soutenir. C'est un enfant, un garçonnet.

— Hello grand-père, tu t'es pas bien ?

— Ah... mon garçon, c'est la joie !

— Qu'est-ce que tu as donc à être joyeux comme ça ? On a doublé la paye ?

— C'est bien mieux... regarde !

— Oh !... Quest-ce que c'est que ce bout de ferraille ? C'est un colifichet ?

— Veux-tu être respectueux, galopin, et ne pas insulter un demi-siècle de travail, d'honneur, de ponctualité, de... de...

— De résignation ?

— Tais-toi ! Et tâche de l'inspérer de l'exemple.

— C'est ça, Allons, pépère, rentrons à la maison. Grand-maman nous attend pour déjeuner.

— Volontiers, car j'ai fait, Ca creuse, les honneurs ! Au fait... qu'est-ce qu'il y a à manger, aujourd'hui ?

— Comme d'habitude, voyons ! Harengs grillés, pommes à l'eau, et deux doigts de « coupe 10° »...

— C'est pas tout ça, pour un jour comme celui-là ! Enfin ça ne fait rien. Le principal, vois-tu mon garçon, c'est ce sentiment entrainant d'avoir fait son devoir, jusqu'au bout ! C'est ça qui compte. L'Etat sait toujours récompenser les travailleurs fidèles !

— Hélas ! triple hélas !... Le valeureux décor de l'Ordre des Obstinés ne déguistera jamais le succulent hareng national ! Tout à sa joie si légitime, il vient de buter dans une échelle malencontreusement placée, laquelle, dans sa chute, l'écrase définitivement.

— C'était une échelle mobile.

lance joyeuse que les experts ont baptisé « la fertus-honorificus ». Heureusement, quel'un est pour l'accueillir, le soutenir. C'est un enfant, un garçonnet.

— Hello grand-père, tu t'es pas bien ?

— Ah... mon garçon, c'est la joie !

— Qu'est-ce que tu as donc à être joyeux comme ça ? On a doublé la paye ?

— C'est bien mieux... regarde !

— Oh !... Quest-ce que c'est que ce bout de ferraille ? C'est un colifichet ?

— Veux-tu être respectueux, galopin, et ne pas insulter un demi-siècle de travail, d'honneur, de ponctualité, de... de...

— De résignation ?

— Tais-toi ! Et tâche de l'inspérer de l'exemple.

— C'est ça, Allons, pépère, rentrons à la maison. Grand-maman nous attend pour déjeuner.

— Volontiers, car j'ai fait, Ca creuse, les honneurs ! Au fait... qu'est-ce qu'il y a à manger, aujourd'hui ?

— Comme d'habitude, voyons ! Harengs grillés, pommes à l'eau, et deux doigts de « coupe 10° »...

— C'est pas tout ça, pour un jour comme celui-là ! Enfin ça ne fait rien. Le principal, vois-tu mon garçon, c'est ce sentiment entrainant d'avoir fait son devoir, jusqu'au bout ! C'est ça qui compte. L'Etat sait toujours récompenser les travailleurs fidèles !

— Hélas ! triple hélas !... Le valeureux décor de l'Ordre des Obstinés ne déguistera jamais le succulent hareng national ! Tout à sa joie si légitime, il vient de buter dans une échelle malencontreusement placée, laquelle, dans sa chute, l'écrase définitivement.

— C'était une échelle mobile.

EXHIBITIONNISMES DE PANOPLIES

par A. VERS

DANS une édition spéciale de décembre consacrée à la prostitution, la revue « Chroniques Judiciaires » se penche au mépris du vertige sur ce fleau, qui, semblable au trépan, s'attaque sournoisement aux parties nobles de nos robustes sociétés.

Avec une belle indignation, elle dénonce le scandale de « la présence des filles dans les rues, le déballeage insolent de leur chair en pleine lumière, au vu et au su de tous... »

Je suis né dans une rue du quartier des Halles (royaume de la débouche) et ne l'ai pas quittée depuis. Etant marqué par le péché depuis ma naissance, mes mauvais instincts jouissent d'un féroce appétit. J'avoue que pour leur fournir pâture d'un spectacle propre à les satisfaire, il m'est souventes fois arrivé de fréquenter les salles de cinéma dans les affiches placardées sur tous les murs de la ville annonçant la couleur, donnant un avant-goût des tableaux un schottillonnage choisi de fesses, seins et cuis-

— J'allais voir s'animer ces trésors anatomiques généra-

— « Tant pis pour le prude que l'exposition vivante effuse, pour l'enfant que le spectacle imprévu déniaise ou pour la fille honnête qui prend leçon, assauts et offenses au passage ! »

— « En l'état actuel de la législation, les policiers n'ont même pas, théoriquement, le droit de mettre un terme provisoire aux dégoûtantes exhibitions que nous dénonçons. »

Effectivement, il faut que cela cesse.

« Chroniques Judiciaires » a alerté M. Roches, directeur de la P.J., qui lui a confié dans une interview :

« Le problème auquel nous entendons nous consacrer est celui-ci : enlever de la voie publique des filles trop voyantes qui constituent un scandale permanent par leur présence. »

« Chroniques Judiciaires » rend hommage au préfet de police, M. Dubois : «... Depuis quelques semaines, il semble s'être attaché à nettoyer le plus possible le pavé de la capitale. En même temps que sa féroce croisade du silence, il a tenté une opération salubre : la rafle d'un certain nombre de filles. Il a lancé contre les « respectueuses » des commandes tout neuves d'un millier d'inspecteurs, inconnus des racoleuses, qui ont pu efficacement renforcer l'action partielle trop molle des spécialistes des mœurs. Mais de tels raids sur les trottoirs, même systématiques, ne sont toujours que palliatifs. »

« Chroniques Judiciaires » a raison. Nous en avons assez d'assister au «... scandaleux meeting de la débouche, au marché permanent et trivial du vice... » Nous ne voulons plus voir notre macadam tricolore déshonoré par les sacs à mains cliquants, les fourrures tapageuses, les talons hauts et les obscènes bottines à lacets.

O vous, représentants de l'ordre, épargnez à nos enfants ces spectacles de luxure. Laissez les chères têtes blondes de nos chérubins se pencher avec dévotion sur le beau livre d'histoire de notre douce France. Laissez-les aux joies sages des récits de batailles, des glorieuses épopées, au culte de Napoléon, aux chants de Déroulède.

Laissez-les jouer avec le rayon de la mort de leur panoplie de Martien.

Protégez nos économies des brigands afin que nous puissions offrir à nos petits enfants le plus beau cadeau du monde (en vente dans toutes les bonnes maisons) : une panoplie d'agent de police.

« Tant pis pour le prude que l'exposition vivante effuse, pour l'enfant que le spectacle imprévu déniaise ou pour la fille honnête qui prend leçon, assauts et offenses au passage ! »

« En l'état actuel de la législation, les policiers n'ont même pas, théoriquement, le droit de mettre un terme provisoire aux dégoûtantes exhibitions que nous dénonçons. »

Effectivement, il faut que cela cesse.

« Chroniques Judiciaires » a alerté M. Roches, directeur de la P.J., qui lui a confié dans une interview :

« Le problème auquel nous entendons nous consacrer est celui-ci : enlever de la voie publique des filles trop voyantes qui constituent un scandale permanent par leur présence. »

« Chroniques Judiciaires » rend hommage au préfet de police, M. Dubois : «... Depuis quelques semaines, il semble s'être attaché à nettoyer le plus possible le pavé de la capitale. En même temps que sa féroce croisade du silence, il a tenté une opération salubre : la rafle d'un certain nombre de filles. Il a lancé contre les « respectueuses » des commandes tout neuves d'un millier d'inspecteurs, inconnus des racoleuses, qui ont pu efficacement renforcer l'action partielle trop molle des spécialistes des mœurs. Mais de tels raids sur les trottoirs, même systématiques, ne sont toujours que palliatifs. »

« Chroniques Judiciaires » a raison. Nous en avons assez d'assister au «... scandaleux meeting de la débouche, au marché permanent et trivial du vice... » Nous ne voulons plus voir notre macadam tricolore déshonoré par les sacs à mains cliquants, les fourrures tapageuses, les talons hauts et les obscènes bottines à lacets.

O vous, représentants de l'ordre, épargnez à nos enfants ces spectacles de luxure. Laissez les chères têtes blondes de nos chérubins se pencher avec dévotion sur le beau livre d'histoire de notre douce France. Laissez-les aux joies sages des récits de batailles, des glorieuses épopées, au culte de Napoléon, aux chants de Déroulède.

Laissez-les jouer avec le rayon de la mort de leur panoplie de Martien.

Protégez nos économies des brigands afin que nous puissions offrir à nos petits enfants le plus beau cadeau du monde (en vente dans toutes les bonnes maisons) : une panoplie d'agent de police.



CE QU'ILS NE VEULENT PAS VOIR

L'œuvre de Georges ARNAUD est connue ; son théâtre apprécié par la critique la plus ombrageuse. Mais le grand public ignore que l'auteur de « Voyage au Mauvais Larron » est également un poète incisif et un musicien délicat. Nous sommes heureux de pouvoir révéler à nos lecteurs cet aspect ignoré de son talent. La chanson que nous publions fait partie d'un ensemble d'œuvres inédites, et lorsqu'elles affronteront les feux de la rampe, créeront une sensation comparable à celles de Brassens ou de Boris Vian. — M. J.

BALLADE DU PORT CARAIBE

Paroles et musique de Georges ARNAUD

Port des cerueils abandonnés
J'ai suivi d'un pas fatigué
Tes grands quais ont été déroulés
Les câbles lourds des long-courriers.

Le jazz noir sortant des bordels
Févreusement me bat de l'aile
Hélas reparti et je me gèle
Au vent qui à grands cris me hèle

Port des cerueils abandonnés
Pays de mes tristes années
Ton mazout m'ord ma peau salée
Et je voudrais tant m'en aller

Rentrer chez moi, aller près d'elle
La retrouver et qu'elle emmène
Mes cheveux roux et les siens, celle
Dont je n'attends pas de nouvelles

Port des cerueils abandonnés
Un détour de ta grande allée
M'amène à un Christ attaché
Bien haut bien court sur son gibet

Il ne sait que penser ruiselle
De sang bide et d'immortelles
Il est Espagnol et cruel
Comme une sainte tourmente

Prince des morts abandonnés
Saignent tes tristes mains percées
On s'en fout tous, moi le premier
Le dernier jour va se lever.

LIVRE DU MOIS

SUR "LE MENSONGE D'ULYSSE"

de Paul RASSINIER (1)

NOTRE ami André Prudhommeaux écrivait récemment dans la revue « Témoins » : « Paul Rassinier, qui a décrit son expérience de déporté dans « Passage de la ligne » et qui, dans « Le Mensonge d'Ulysse », a tenté de refaire sur le thème concentrationnaire le travail accompli par l'Américain Norton Cru au sujet des témoignages de guerre dans la littérature européenne de 1914 à 1918, Paul Rassinier n'est pas un inconnu dans les milieux d'avant-garde. Ancien rédacteur en chef du « Travailleur de Belfort », passé à l'opposition communiste avec Souvarine et Kosser, collaborateur à la presse S. F. I. O. puis à divers organes libertaires et pacifistes, il est resté un franc-tireur du journalisme et de la politique, en marge de toutes les orthodoxes de parti et de secte. »

On ne saurait mieux présenter l'auteur des deux ouvrages cités par Prudhommeaux et qui reparaitent aujourd'hui en librairie sous une même couverture avec, pour seul titre : « Le Mensonge d'Ulysse ».

Dans « Passage de la ligne », Rassinier avait fait œuvre d'historien, soucieux de respecter la vérité et de s'exprimer sans haine. Mais il dut bientôt constater que, parmi ses compagnons d'infortune, quelques-uns ne s'embar-

raient pas des mêmes scrupules et, plus tentés de romancer et de travestir les faits que d'obéir aux commandements de l'élémentaire honnêteté, lâchaient sur le marché des lettres d'énormes bouquins dont la ver-

par R. PROIX

tu principale était de leur procurer de confortables profits. On a son train de vie, pas vrai ?

Reprenant, parmi cette littérature alimentaire, les morceaux les plus scandaleux, Rassinier s'applique, dans « Le Mensonge d'Ulysse », à en démontrer la malaisance. Que prouvait-il cependant que nous ne connaissions déjà, à savoir que les véritables bourreaux, dans les camps de déportation, étaient certains détenus eux-mêmes, qui ne se maintenaient en vie que par la mort de leurs semblables ; que l'homme, selon les circonstances, peut sombrer dans la pire barbarie ; et que d'ailleurs, fort appliqués à se prétendre persennages d'élite, sont parfaitement capables de retourner à la condition de pitécathrope ?

Mais, naturellement, cela ne fut pas du goût de ces messieurs qui, par des manœuvres dont

nous n'avons pas perdu le souvenir, provoquèrent la mise à l'index de l'ouvrage et entraînèrent la Fédération des déportés et résistants à se porter partie civile pour en obtenir la saisie. On sait ce qu'il en advint et comment, après un acquiescement en correctionnel, une condamnation en appel et une sensationnelle cassation, Rassinier s'est trouvé en mesure de rééditer son travail. Le « Cour s'étant prononcé sur le fond et ayant déclaré que nul n'est qualifié pour en demander la saisie.

Il faut dire qu'à l'origine, Paul Rassinier avait commis une légère bévue. Il avait sollicité d'Albert Paraz qu'il préférait ledit ouvrage. Or, le Paraz de 1950 n'était plus le joyeux Bitru de la belle époque d'avant 1939. S'il n'avait pas perdu sa verve, il la dirigeait dans un sens peu conforme aux préoccupations majeures du moment. Quelques notaires de l'administration des ministères de quelque chose, directement et violemment pris à partie dans la préface, provoquèrent un débat à la Chambre. Et l'on vit l'un d'eux dire, qui n'avait du reste pas le « Le Mensonge d'Ulysse », demander la tête de Rassinier...

Or, parmi les plus acharnés contempteurs de Rassinier s'illustrait le nommé Louis Martin-Chauffier, lequel écrivait, dans « Le Drape », le 11 novembre 1950, à peu près ce qui suit : « Une amie m'a prêté « Le Mensonge d'Ulysse ». Je me serais bien gardé d'acheter moi-même cette ordure, ne tenant pas à payer des droits à l'auteur. » Que le lecteur s'imagine ma surprise en présence de ce texte du résistancialisme décapitaire occasionnel du « Mensonge d'Ulysse » et j'avais livré la semaine précédente, à la librairie Max-Philippe Delattre, 135, rue de la Pompe, DEUX exemplaires commandés ferme par ledit Martin-Chauffier.

Un tel mépris de la vérité élémentaire nous indique à quel point les Martin-Chauffier étaient qualifiés pour s'inscrire en faux contre les assertions de Paul Rassinier.

Nous n'exprimerons qu'un seul regret : c'est que l'attitude sectaire et aberrante de certains groupes et individualités de gauche à l'égard du « Mensonge d'Ulysse » ait valu à ce livre d'être censuré, accaparé, monté en épingle par les pires tenants du fascisme, trop heureux, une fois de plus, de tirer bruyamment profit de l'imbécillité de leurs adversaires.

Mais, par la suite, les faits devaient tourner à la confusion de tout ce beau monde, et maintenant il est possible à ceux qui n'avaient aucun parti pris de prendre connaissance d'un ouvrage qui a sa place dans la bibliothèque de l'honnête homme.

(1) En vente au Château des Brouillards, 53 bis, rue Lamarck (19) et chez P.-V. Berthier, 177, faubourg Poissonnière (9^e). Dépot de gros chez Vernier et Cie, 41, rue Madame (6^e).

A Montmartre pour notre plaisir

Alphonse ALLAIS et Robert ROCCA sévissent à la « Tomate »

AU flanc de la colline inspirée où le bon roi Henri IV a la barbe fleurie lutina la belle Claude de Beauvilliers, supérieure de l'abbaye des Dames, une faune hirsute, au siècle dernier, conduite par Rodolphe Sais, installa solidement « L'Esprit », cet esprit que le chroniqueur a baptisé du terme familier de « montmartrois » mais qui est l'esprit tout court.

Jean-Baptiste Clément, Jean Lorin, Maurice Donnay, Moréas, Charles Cros, Forain, Caran d'Ache et plus tard Xanrof. Le caboulot littéraire bat son plein ! Parmi eux, Alphonse Allais le prince des humoristes. Il appartenait à

ROCCA qui préside aux destinées de la TOMATE et qui est le maillon qui continue cette chaîne qui depuis cent ans enserré le « Paris ridicule », de faire revivre ce maître se-rosserles dont on a célébré dernièrement le centenaire.

par SUZY CHEVET

A cette occasion ROCCA fait bien les choses. Percutant meneur de jeux, il sait unir l'art d'extraiter tout le sel, l'esprit caustique et un tantinet dévergondé de l'œuvre de cet irrévérencieux humo-

riste à l'art de les présenter, de les projeter sur les spectateurs aidé par des décors et une mise en scène signée Jean Fabry, d'une étonnante cocasserie mais si vivants qu'ils semblent donner une âme sarranée et ingénue aux objets les plus prosaïques.

Le « climat », le « ton » sont savoureusement rétablis par d'acides bluettes brillamment interprétées par une équipe de poids : Paul MIRVIL, qui côtoie de talent, H. LABUSSIERE, Paul BARRE, Jacques THOMAS, Jean BEL-LANGER, tous truculents à souhait et par la fracassante Micheline DAX qui, au détriment de notre joie et de notre ravissement, apparaît trop succinctement sur le plateau.

La première partie est bien enlevée par Danielle ROCCA et ses partenaires.

Le « tour » de Robert ROCCA est, comme toujours, un festin de finesse, de malice et d'érudition, se faisant de dire est parfaite. Il reste, pour nous, imbattable.

Il en est de même lorsqu'il commente avec cruauté les dernières actualités qui s'inscrivent sur l'écran de son petit cinéma muet. Le sujet : « Cet alomo est dangereux » : une bande où l'anodin côtoie le tragique.

Il y a encore GREGOIRE et AMEDEE, deux irrésistibles comères qui dans une satirique anecdote où il est question de gouttes et de compte-gouttes sont d'une extravagance drôlerie.

Pour terminer le spectacle : la farce traditionnelle reprend le dessus. Cette fois-ci les maisons d'éditions en font les frais. Leur conseil « Les Editions Rocca » illustrent les jaquettes des livres, genre Série noire, d'une façon d'érudition, se faisant de dire est parfaite. Il reste, pour nous, imbattable.

Il en est de même lorsqu'il commente avec cruauté les dernières actualités qui s'inscrivent sur l'écran de son petit cinéma muet. Le sujet : « Cet alomo est dangereux » : une bande où l'anodin côtoie le tragique.

Il y a encore GREGOIRE et AMEDEE, deux irrésistibles comères qui dans une satirique anecdote où il est question de gouttes et de compte-gouttes sont d'une extravagance drôlerie.

Pour terminer le spectacle : la farce traditionnelle reprend le dessus. Cette fois-ci les maisons d'éditions en font les frais. Leur conseil « Les Editions Rocca » illustrent les jaquettes des livres, genre Série noire, d'une façon d'érudition, se faisant de dire est parfaite. Il reste, pour nous, imbattable.

« Les Misérables » de Victor Hugo.

RETOUR EN ARRIERE

CINEMA LES ENFANTS D'HIROSHIMA

CE film présenté sans trop de battage dans quelques salles parisiennes n'a pratiquement pas été projeté dans les cinémas de

province. Cependant il passe dans certains ciné-clubs.

Les premières séquences montrent les habitants après la bombe, puis nous voyons l'explosion, et dans tout le reste du film les habitants après la bombe. Cette partie, la plus importante, entraîne au désespoir. Quelques années plus tard, subsistant encore les conséquences de cette folie, les rescapés restent attirés par le cataclysme. Aucune révolte, sauf pendant dix secondes où une femme dont le mari meurt — cinq ou dix ans après — répond à une personne venue lui présenter des condoléances : « Ça ne le fera pas revivre ». Les hommes semblent dépassés par ce nouveau fleau qui n'est plus à leur mesure.

Le seul espoir reste dans ces enfants d'Hiroshima, qui n'ont pas connu la minute stupéfiante où qu'ils n'ont aucun souvenir ; eux seuls regardent passer des avions avec cet étonnement pétrifié devant le merveilleux, sans penser à l'horreur qu'ils peuvent apporter.

L'explosion reconstruite, écrase les spectateurs. Seul cet instant présente une valeur technique certaine, d'inspiration surréaliste, comparable à de l'excellent Bunuel : fleur se fanant instantanément, corps dénudés et sanglants, têtes ridées comme des pommes cuites, un homme assis dont il ne reste plus que l'ombre sur la pierre comme une photo en rayons X.

Les autres scènes sont banales comme une vie d'homme et ne feraient qu'un mauvais mélo, si elles ne constituaient un document désespérément vrai. Et pour cela il faut se garder de juger ce film en tant qu'œuvre d'art. Seul doit compter le document social. Si les survivants n'ont pas encore surmonté l'accablement de cette énorme réalité dépassant l'échelle humaine, il importe peut-être que tous ceux qui ne désirent pas la subir essaient de lutter dans la mesure de leurs faibles moyens. Ne resterait-il qu'une chance sur des millions de cas, le désespoir et l'inaction ne le feront pas triompher.

MARC PEHER.

Dans le prochain numéro :

Albert VIDALIE



Amédée, Jean Bellanger et Pierre Tcherna dans « Bonsoir Alphonse Allais » à la TOMATE.

GRAND GALA annuel du Groupe Libertaire Louise Michel

au Moulin de la Galette

77, rue Lepic, Paris (18^e). (Métros : Blanche, Lamarck, Abbesses.)
Dimanche 6 mars, à 20 h. 45 précises
(Un extraordinaire programme original, jeune, inédit, où l'art, l'esprit, l'émotion, la vie et le talent se sont donné rendez-vous.)

présenté par Robert BEAUVAIS et Gisèle PARRY animé par l'Orchestre Michel Balma

Au piano : le compositeur DEXTER Régie artistique : Suzy CHEVET

Mathilde CASADESUS

Yves DENIAUD Pierre DESTAILLES Irène LEBAR

Les enfants d'Edouard René-Louis Lafforgue

Léo NOEL

Charo MORALES Cora VAUCAIRE Claude YILON

Boris VIAN José ATIENZA

Les Ballets des Auberges de la Jeunesse Les Ballets « SI L'ESPAGNE M'ETAIT DANSEE » présentés par A la demande générale Les GARÇONS de LA RUE

Il est prudent de retirer ses places dès maintenant : Chez Joux, librairie du Château des Brouillards, 53 bis, rue Lamarck, Paris-18^e. (ORN. 57-89) ; chez Vincye, 170, rue du Temple, Paris-3^e ; à la C. N. T. E., 21, rue Saint-Marthe, Paris-11^e ; Librairie Verlainne, 29, rue Descartes, Paris ; au Moulin de la Galette.